

déjà agité cette question bien souvent, sans la résoudre, quand le notaire, qui connaissait leur situation, vint leur parler d'une petite ferme située dans le Lancashire. Elle était d'un loyer très modique ; cela décida Gérard et Sarah à se charger de l'exploiter. Le peu d'argent qui leur restait fut employé à se procurer les objets indispensables pour leur installation, et ils ne tardèrent pas à se rendre à Furness avec leur enfant.

III.

Ainsi éloignés du monde où ils avaient vécu jusqu'alors, Gérard et Sarah travaillèrent sans relâche. Après deux années d'une lutte acharnée avec la misère, avec le souvenir de leur ancienne position, ils parvinrent à se conformer à celle que la nécessité leur avait imposée. Soutenu, excité par Sara, Gérard cultivait les terres et en récoltait les produits. Sarah s'occupait de l'intérieur du ménage ; mais le terrain était si mauvais qu'il fallait une bien grande persévérance pour parvenir à l'améliorer. Cependant, à la longue, un travail assidu triompha des obstacles, et Gérard parvint, non-seulement à soutenir sa famille, qui depuis son établissement à Furness s'était augmentée d'une petite fille ; mais il rendit leur situation plus supportable. Les armoires se remplirent de linge filé à la maison : on ajouta quelques pièces au mobilier. La ferme avait été repeinte ; des peaux de rebut formaient le tapis de la chambre où se tenait habituellement Sarah, et chaudement enfermés dans leur modeste demeure, quand ils entendaient la mer furieuse se briser sur la plage, ils bénissaient Dieu qui leur avait donné un abri.

Quelque fois, si le temps était beau, Sara et ses enfants, après le travail de la journée, accompagnaient Gérard dans une promenade sur mer, ou bien ils allaient faire une visite à des voisins, fermiers comme eux. C'était un sacrifice que Sarah exigeait de l'orgueil de son mari, et ce sacrifice était celui qu'il accomplissait avec le plus de répugnance.

IV.

Bien des années s'écoulèrent ainsi. Sarah supportait sans murmurer cette existence si différente de celle à laquelle sa naissance l'avait destinée. Elle pensait que c'était une expiation de la faute qu'elle avait commise, et elle était résignée à subir toutes les conséquences de l'union qu'elle avait contractée sans l'aveu de son père ; mais elle n'était pas également résignée à voir ses enfants partager son châtimeut. Georgina, sa seconde fille, était encore bien jeune ; mais Lucy arrivait à l'âge où il devenait urgent de s'occuper de son éducation. La liberté extrême dont elle jouissait avait de mauvais résultats. Elle aidait parfois sa mère dans ses travaux, mais le plus souvent elle allait faire des excursions éloignées dans lesquelles elle entraînait sa jeune sœur, dont elle faisait sa camarade, et lui donnait ainsi des habitudes d'indépendance et de fainéantise. Sara en fut alarmée ; elle n'avait d'autre ressource que d'implorer pour Lucy la miséricorde de lord Wils. Sans en rien dire à Gérard, elle écrivit à son père le suppliant de retirer sa petite-fille de la vie misérable qu'elle menait ; de la mettre à même de cultiver son intelligence et de ne pas punir la mère dans son enfant.

Depuis longtemps déjà lord Wils avait du recevoir la lettre

de sa fille et aucune réponse n'arrivait. . . Sarah s'applaudit de n'avoir point parlé de cette démarche ; une nouvelle déception aurait encore augmenté le découragement de son mari, car un travail au-dessus de ses forces avait fini par éteindre son intelligence, par endurcir son cœur ; et les paroles si bonnes, si affectueuses de sa compagne demeuraient impuissantes contre ses sombres préoccupations.

V.

Un jour, Gérard était à travailler aux champs, Sarah étendait sur un pré la toile qu'elle avait filée, quand Lucy accourut la prévenir que deux étrangers, montés sur de beaux chevaux, demandaient à lui parler. Sarah, pensant de suite qu'ils apportaient une réponse à sa lettre, s'empressa de rentrer dans la maison. Les étrangers y arrivaient en même temps qu'elle ; ils la prièrent d'annoncer à sa maîtresse le chapelain et l'homme d'affaires de lord Wils.

Vous-venez de la part de mon père ? s'écria Sarah.

A cette exclamation les messagers apprenant que celle qu'ils venaient de prendre pour une servante était la fille de leur noble maître, ne purent réprimer un mouvement de surprise ; mais se remettant, ils firent connaître à Sarah les intentions de son père.

Lord Wils voulait bien se charger de l'éducation et de l'avenir de sa petite-fille ; mais, implacable dans son ressentiment il y mettait la condition expresse que Sarah ne la reverrait jamais. La malheureuse mère trembla de tous ses membres en entendant cette décision, qu'elle savait bien devoir être irrévocable ; son cœur se brisa à l'idée d'une séparation éternelle ; elle allait refuser de laisser partir sa fille, quand Gérard, qui était venu s'informer de ce que demandait ces étrangers, apprit les offres de son beau-père.

La saison avait été mauvaise ; le propriétaire de la ferme, las d'attendre son argent, le réclamait impérieusement ; Gérard voyant une économie dans le départ de Lucy, s'empressa d'y donner son consentement. Alors le chapelain dit qu'il était chargé par lord Wils de lui amener cette enfant, qu'une gouvernante était déjà choisie, et que Lucy, après avoir embrassé son grand-père, irait rejoindre à Paris madame de Castelby, sa grand'tante, qui se chargerait de lui choisir un couvent.

Ces arrangements, loin de calmer Sarah, redoublèrent son affliction et ses inquiétudes. Elle était effrayée en pensant que sa fille, accoutumée à une vie si libre et si simple, allait tout à coup être livrée à la direction de madame de Castelby, femme frivole et mondaine, qui ne s'occuperait de Lucy que pour lui faire partager ses amusements. La pauvre mère essaya de faire revenir son mari sur sa détermination ; mais le temps était loin où un mot d'elle suffisait pour tout obtenir de Gérard ! Il demeura inébranlable, et Lucy quitta le jour même le toit paternel.

VI.

Sarah vécut bien des mois dans les larmes et la douleur. Heureusement une autre enfant lui restait, et cette enfant mit tous ses soins à la consoler. Georgina, depuis le départ de sa sœur, avait renoncé à ses jeux, à ses amusements ; elle ne quittait plus sa mère ; on aurait dit son ombre, tant elle était